

De l'actualité: Le projet de l'*Angelus Novus*

Da atualidade: O projeto da Angelus Novus

Marion PICKER
Instituto de Ciências do Homem e da Sociedade
da Universidade de Poitiers

Resumo

A revista política e literária de Walter Benjamin, *Angelus Novus*, nunca foi publicada. Em meu ensaio, argumento que Benjamin, ao invés de pretender iniciar um projeto de longo prazo, usou o anúncio da revista para denunciar a situação da publicação na Alemanha, por volta de 1920, e problematizar a intenção de publicação em si mesma – num veio messiânico. A verve editorial de Benjamin esmaeceu consideravelmente depois que o primeiro volume foi elaborado. Ainda que seja verdade que a inflação alemã de 1922-1923 destruiu as possibilidades financeiras de realizar um ambicioso projeto editorial, as frequentes observações críticas a respeito do « público » no « Anúncio da revista *Angelus Novus* » insinuam que Benjamin considerava sua desistência da política (editorial) um genuíno gesto político.

Palavras-chave: Walter Benjamin, *Angelus Novus*, política, retórica, revistas, o público, messianismo.

Abstract

Walter Benjamin's literary and political journal, *Angelus Novus*, was never published. In my essay, I argue that Benjamin, rather than intending to initiate a long-term project, used the announcement of the journal to give an account of the publication situation of Germany around 1920, and to problematize the intention of publishing itself – in a messianic vein. Benjamin's editorial verve weakened considerably after the first issue had been put together. While it is true that the German inflation of 1922-1923 destroyed the financial possibilities of mounting an ambitious journal project, the frequent critical remarks on « the public » in the « Announcement of the journal *Angelus Novus* » insinuate that Benjamin considered his withdrawal from (editorial) politics to be a genuine political gesture.

Keywords: Walter Benjamin, *Angelus Novus*, politics, rhetoric, journals, the public, messianism.

L'annonce de la revue *Angelus Novus* n'est pas l'un des « grands » écrits de Walter Benjamin. Mais comme c'est le cas pour la plupart de ses textes, les concepts qui y sont introduits renvoient à d'autres

textes où ils étaient en germe, et où ils seront déployés ou parfois modifiés. Ce qui se présente au premier abord comme un texte marginal serait donc plus justement traité comme un moment dans une structure

rhizomique. En ce sens, il n'y a pas de « petits écrits » de Walter Benjamin.

L'annonce, ainsi que la revue annoncée, sont liées, d'un côté, aux écrits de la même période, c'est-à-dire le début des années vingt (la thèse de doctorat sur les premiers romantiques, l'article sur la « Critique de la Violence », l'essai sur *Les Affinités électives* de Goethe), et de l'autre côté, aux travaux des années trente, en particulier l'essai sur Karl Kraus rédigé presque dix ans après l'annonce de l'*Angelus*. Au fond, le lien entre politique éditoriale et mythologie (ou la destruction de cette mythologie, respectivement) caractérisant l'annonce, constitue une préfiguration de ce qui était à venir de l'œuvre de Benjamin, et qui reste toujours à venir. À partir de l'essai sur le surréalisme, dans lequel Benjamin développe une pensée de l'espace historique révolutionnaire à travers sa critique de l'image et du mythe, on pourrait parler du projet d'une « mythologie matérialiste », à la fois dynamitant et sauvant le mythe.

L'œuvre de Benjamin ne connaît pas de système proprement dit, et il ne voulait pas non plus prescrire un programme à sa revue, au sens de *Vorschrift*, pour « éviter qu'il suscite une productivité illusoire »¹. Il n'est pas sans importance qu'au lieu d'un programme éditorial de sa revue, Benjamin en présente un « plan ». Selon un fragment épistémologique prédatant l'annonce, seul ce qui apparaît sur un plan, c'est-à-dire une étendue plate, serait perceptible et ainsi lisible². Mais ce qui devient lisible sur ce « plan », ou plutôt visible, comme il s'agit surtout d'images porteuses de pensée (*Denkbilder*), ce n'est rien d'autre que la condition pour que la revue puisse devenir un modèle salubre dans la situation désespérée de l'*intelligentsia* allemande dont Benjamin dresse le diagnostic. Il appelle la condition nécessaire pour que la revue devienne *Vorbild*, un modèle, par le nom

d'« actualité ». Je me donnerai pour tâche de tracer, au fil d'une lecture de l'annonce, les premiers contours de ce que cette « actualité » pourrait représenter. Dans un procédé typiquement benjaminien, la signification de ce mot se transforme dans le contexte qu'il lui donne. Nous pouvons d'ores et déjà dire que l'actualité selon Benjamin, ce ne sera ni une appropriation du concept aristotélicien d'actualité, ni une compréhension dans le sens courant – c'est-à-dire, comme un équivalent de simple contemporanéité.

Pourtant l'aspect d'urgence est bel et bien présent dans les pages du texte de l'annonce. Benjamin le dit clairement et à plusieurs reprises: la littérature allemande vit une crise, et par conséquent avec elle toutes les manifestations de la vie de l'esprit: « d'une façon plus complète que jamais depuis des siècles, la crise de la poésie [*Dichtung*] allemande coïncide avec une décision à prendre relativement à la langue allemande elle-même »³. À la différence de l'essai sur le surréalisme, dans lequel le constat d'un déclin sans bornes est porté à l'échelle européenne, le danger ne porte pas encore de nom spécifique, c'est-à-dire une « mythologisation » qui se manifesterait, à en suivre les énoncés de Benjamin sur les surréalistes, d'abord dans les arts. Mais il est quand même évident que la littérature allemande, et avec elle la langue allemande elle-même, sont sur le point de sombrer dans l'insignifiance. Pourtant il n'est pas question d'une menace qui viendrait de l'extérieur. L'insignifiance des choses allemandes ne doit pas être perçue comme le résultat d'une comparaison avec les autres langues et littératures. Bien au contraire, le contact, sous la forme de traduction, serait bénéfique et il est amené en effet à jouer un rôle décisif dans la politique éditoriale de l'*Angelus Novus*. En témoigne le fait que l'inclusion de l'essai sur la tâche du traducteur ait été prévue pour le premier numéro. Ce n'est donc pas un danger

¹ Walter Benjamin. « Annonce de la revue *Angelus Novus* ». In: *Oeuvres I*. Paris : Gallimard, 2000, p. 266 (*infra* « Annonce »).

² Cf. « Notizen zur Wahrnehmungsfrage » (ca. 1915-1917). In : Walter Benjamin. *Gesammelte Schriften*, vol. VI. Francfort-sur-le-Main : Suhrkamp, 1991, p. 32-33.

³ « Annonce », p. 269.

extérieur, mais un déclin qui vient d'elle-même qui menace la littérature allemande, résultant de son abus du langage comme moyen d'expression et d'illustration. Contre cette pratique, Benjamin préconise une critique « annihilante » (*annihilierende Kritik*) comme seul remède, étant donné la gravité de la crise de la littérature, et par extension, des autres domaines (la philosophie, la vie religieuse et culturelle en général) qui y sont intimement liés.

Toutes deux, la critique ainsi que la crise, font référence à quelque chose de « décisif », en d'autres termes: quelque chose de violemment tranchant, qui sépare et divise (*Kritik und Krise* était notamment le titre d'un autre projet de revue dix ans plus tard, avec Brecht). Contre les aberrations de la littérature du moment, Benjamin ne prévoit qu'une seule chose: « Seule la Terreur remettra à sa place cette singerie de la grande création picturale qu'est l'Expressionnisme littéraire. »⁴ Pour éclaircir cette politique éditoriale et examiner son lien avec l'actualité recherchée par Benjamin, cette phrase mériterait un bref commentaire, même si l'on reste peu surpris du dédain que Benjamin éprouvait pour l'expressionnisme littéraire. Celui-ci apparaît une deuxième fois dans l'annonce, en tant qu'objet d'une déclaration de guerre, contre « l'occultisme spiritualiste, l'obscurantisme politique, l'expressionnisme catholique. »⁵ Grâce à Gershom Scholem, nous savons que Benjamin et lui avaient, au début des années vingt, savouré l'éreintement que Kraus, dans *Die Fackel*, avait réservé à Franz Werfel — de là certainement l'élément « catholique » de l'expressionnisme⁶. Pourtant le peu d'admiration que Benjamin avait pour l'expressionnisme sous toutes ses formes, s'explique de façon beaucoup plus générale — sa théorie sur le

Ausdrucksloses, ce qui reste sans expression et donc représente une alternative à l'expression d'une psychologie individuelle, se trouve au centre de la critique du mythe dans l'essai sur *Les Affinités électives* de Goethe. Par conséquent, Benjamin dira plus tard que l'expressionnisme était le dernier « refuge » de la personnalité, c'est-à-dire de l'homme « entier », à la fois naturel et non politique⁷. C'est à cette incarnation du mythe que le Benjamin de l'essai sur le surréalisme voue les forces de la destruction : « où le matérialisme politique et la créature physique se partagent membre par membre... l'homme intérieur »⁸.

Cette tendresse cannibale relève du même discours sur la violence que la « terreur » dont il était question plus tôt, et qui nécessite à son tour quelques remarques. D'abord, la « terreur » est à comprendre de façon la plus positive ; elle est un des éléments qui renvoient à l'essai « Critique de la violence »⁹. Mais plus que par la Révolution Française comme référence directe, l'emploi du terme « terreur » est influencée par le « terrorisme des critiques » d'August Wilhelm Schlegel. De là le devoir « de reconquérir la force [*Gewalt*] de l'énoncé critique ». Dans les propos de Benjamin, des catégories esthétiques se mêlent donc explicitement aux catégories de la sphère politique : la « Terreur » est présentée comme un aspect approprié, et davantage : nécessaire de la critique ; en outre, Benjamin assume volontiers l'attitude dénoncée par Kurt Hiller¹⁰, c'est-à-dire, celle du « terroriste spirituel ». Selon une citation tirée de « Critique de la violence », cette attitude terroriste implique que la vie spirituelle, sous certaines conditions, serait encore plus précieuse qu'une vie en tant que telle¹¹. Le doute d'une apologie de la violence avant les faits, comme par exemple formulée par Jacques Derrida¹², continue de planer sur l'essai sur la violence, qui se présente

⁴ *Ibid.*, p. 268.

⁵ *Ibid.*, 271.

⁶ Cf. Walter Benjamin. *Gesammelte Schriften*, vol. II.3, p. 1078.

⁷ Cf. Walter Benjamin. « Karl Kraus ». In : *Œuvres* II. Paris : Gallimard, 2000, p. 268.

⁸ Walter Benjamin, « Le Surréalisme : Le dernier instantané de l'intelligentsia européenne ». In : *ibid.*, p. 133-134.

⁹ Cf. Walter Benjamin. « Critique de la violence ». In : *Œuvres* I, p. 240.

¹⁰ Dans la revue *Das Ziel*, cf. note numéro 9.

¹¹ Cf. « Critique de la violence », p. 240.

¹² Cf. Jacques Derrida. *Force de loi : le fondement mystique de l'autorité*. Paris : Galilée, 1994.

comme un texte contre le sens commun et surtout le « bon » sens. De là son aspect déroutant. Je ne propose pas de dissoudre ce qui pourrait apparaître comme troublant dans les deux articles. En gardant la provocation benjaminienne intacte, je pense qu'il serait plutôt nécessaire de ramener le discours sur la violence à la fonction de l'« anéantissement » dans l'annonce, et de mettre cette réduction extrême en rapport avec le rejet de la plénitude de la personnalité qui traverse toute la critique du mythe chez Benjamin.

L'*Angelus* renonce donc à un ésotérisme au double sens de l'obscurantisme et de l'occultisme expressionnistes cités ci-dessus, mais cela ne s'effectue pas par une compensation de plus de « grâce et accessibilité ». Au contraire, les exposés que Benjamin avait prévus seront d'autant « plus durs et plus sobres » ; la rationalité (surtout lorsque les questions religieuses seront abordées) sera menée jusqu'à son extrême¹³. La critique mise en avant par Benjamin, qui peut être soit « positive » comme chez les premiers romantiques, soit « destructrice » dans le sens d'un anéantissement (*vernichtend*), ne s'attache à rien d'autre que de « rendre compte de la vérité des œuvres, comme l'exige l'art autant que la philosophie ». Par conséquent, la mesure de cette critique ne réside ni dans les mains, ni dans l'opinion du critique: Benjamin vise son « objectivisation » (*Versachlichung*)¹⁴. Dans les formulations de Benjamin, le critique n'apparaît point, quelque fréquentes que soient les références à ce qui lui donne sa raison d'être — la critique. Caractérise qui pourra celui qui exerce la critique: il disparaît, pour le meilleur et le pire, derrière sa tâche.

Cette objectivisation du critique se comprend par rapport au retrait de l'expression individualiste, mais de façon plus générale, elle est due à l'accent

porté sur l'éphémère. Benjamin nous met en garde contre le fait que ce qu'il dit dans son texte n'est pas un programme, et pour ce faire, il introduit la nécessité de l'« éphémère » dans les toutes premières phrases de l'annonce ; en raison de la forme et de la fonction de l'annonce de la revue, l'éphémère ne fournit pas seulement un cadre, mais aussi son idée directrice. L'ouvert, « l'inintentionnel », et peut-être (dans le sens spécifiquement psychanalytique) l'inconscient, ne créent pas, loin de là, un manque de détermination. Le projet de la revue ne repose pas sur un dessein préconçu, mais sur une recherche de et un retour à « ses fondements et ses lois ».¹⁵ Ces dernières, ainsi que la direction qu'ils donnent à la revue, détermineront ce que Benjamin appelle son « actualité ».

Ce besoin d'« actualité » est ce sur quoi Benjamin insiste de la façon la plus pressante dans l'annonce d'*Angelus Novus*. Il y revient neuf fois, soulignant qu'elle ne trouvera sa place et sa justification qu'en témoignant « de l'esprit de son époque ». La mention de l'actualité est presque toujours accompagnée de l'adjectif « véritable ».¹⁶ On peut trouver une raison à cela dans le sensationnalisme des journaux dont l'*Angelus* doit se différencier, le sensationnalisme de la fausse actualité « du nouveau et du toujours plus nouveau »¹⁷. Il faut préciser que malgré ce rejet, l'*Angelus Novus* vise une certaine autre forme de nouveauté pour la critique qui y sera prononcée: « il faut régénérer à la fois sa parole et son verdict. »¹⁸ Ce qui, à première vue, pourrait sembler un trait conservateur voire autoritaire pour distinguer son propre projet de la course au « nouveau et encore plus nouveau », apparaît différemment dans le contexte de la quête de Benjamin pour la véracité de la critique comme contrepartie de la vérité des œuvres. Sous cet angle, le « nouveau » se présente en compagnie de la

¹³ Cf. le texte allemand de l'« Annonce » : « Ankündigung der Zeitschrift *Angelus Novus* ». In: *Gesammelte Schriften* vol. II.1, p. 244.

¹⁴ « Annonce », p. 271.

¹⁵ *Ibid.*, p. 266-267.

¹⁶ *Ibid.*, p. 267.

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ *Ibid.*, p. 268.

destruction et de l'annihilation, mais également de la purification. Dans l'annonce « *jedes ungewaschene Feuilleton* », « chaque page littéraire insolente » (littéralement « qui ne s'est pas lavée ») est attaquée au nom d'une purification de la critique. Il convient d'ajouter que Benjamin ne le dit clairement que dix ans plus tard, dans l'essai sur Karl Kraus, que la devise de la critique sera « purification », et non pas « pureté »¹⁹. Pourtant la rhétorique correspondante est déjà en place dans l'annonce de l'*Angelus Novus*, ainsi que l'idée d'une direction vers la pureté, d'un processus en sens inverse, au lieu de la chose même.

C'est précisément la perception particulière de l'annihilation qui permet de distinguer le dessein de « purification », comme Benjamin le présente, d'une utilisation hautement douteuse sur le plan politique. Le fait que la notion d'« annihilation » de Benjamin soit conçue de façon peu habituelle est explicitement énoncé dans les derniers mots du projet de la revue : « Que le nom de cette revue exprime l'aspiration à une telle actualité, la seule authentique ! »²⁰ La manière dont Benjamin conclut, en donnant la clef ironique à sa compréhension d'actualité, se réfère à l'image talmudique dans laquelle les anges disparaissent dans le néant, décrite à la fin du texte. C'est cette image qui a motivé le nom de la revue: *Angelus Novus*. Benjamin ne dit pas que la revue a été baptisée en référence à un dessin de Paul Klee. Ses formulations ne laissent aucun doute sur le fait que les anges existent et chantent au nom du néant qui les absorbe: « Selon

une légende talmudique, les anges eux-mêmes — qui se renouvellent, innombrables, à chaque instant — sont créés, après avoir chanté leur hymne devant Dieu, pour cesser de chanter et disparaître dans le néant. »²¹ Cette phrase qui commence, en allemand, avec les mots « pour créer » (*werden*) et se termine par les mots « pour disparaître » (*vergehen*), manifeste, sous une forme radicale, ce que Benjamin appelle le caractère éphémère de la revue.

La fin de l'annonce marque un autre moment d'ironie, qui se trouve implicitement dans le vœu de Benjamin de voir sa revue « plus imprévisible et plus inconsciente. »²² Il fait ici référence à l'*Athenäum* romantique, son modèle non seulement grâce au concept de critique « positive » qu'il partage avec les Schlegel²³, mais surtout grâce à la « prétention historique » à l'actualité de leur revue²⁴. Cette prétention repose sur la confiance sur les effets imprévisibles de la publication. Dans le cas de l'*Angelus*, son impact et son avenir ne se trouvent cependant pas confiés à la mémoire du public, mais à un médium plus objectif. Mais quelle serait la prétention historique d'une « actualité » qui consiste en une disparition ? La légende talmudique des anges, qui sont en permanence créés pour disparaître, est un commentaire d'un verset tiré des *Lamentations*, dont Benjamin avait pris connaissance par l'intermédiaire de son ami Gershom Scholem (la publication d'une traduction des *Lamentations* par ce dernier avait été prévu pour le premier numéro). Dans le *Talmud*, le verset en question est cité comme il suit: « régénérée

¹⁹ Walter Benjamin. « Karl Kraus ». *Œuvres* II, p. 270 .

²⁰ « Annonce », p. 273.

²¹ *Ibid.*

²² *Ibid.*, p. 266.

²³ L'utilisation du terme « critique » porte les traces de l'idée romantique d'une littérature universelle (*Universalpoesie*), mais pour Benjamin, l'universalité réside dans la distinction des choses et non dans le *continuum* de leurs formes vers la plus haute de toutes. On trouve une argumentation relative à cette idée dans sa thèse de doctorat sur le concept de critique dans le romantisme, qui examine, entre autres, la notion romantique selon laquelle la littérature se transforme et se prolonge en prose critique. Cela nous permet d'établir pourquoi, dans l'esprit de Benjamin, la critique « positive » et la critique « destructrice » convergent toutes les deux vers une idée de critique qui combine distinction et purification avec destruction, à l'image de la revue qui était supposée donner un nouveau souffle à la situation de la publication en Allemagne par une *purification*. Pour citer la thèse de doctorat de Benjamin: « C'est leur conviction théorique quant à l'extrême positivité de toute critique qui a soutenu les réalisations positives des critiques romantiques. Ils ont moins cherché à mener une petite guerre contre la mauvaise littérature qu'à accomplir la bonne littérature, et par là à annihiler la nullité ». (Walter Benjamin. *Le Concept de critique esthétique dans le romantisme allemand*. Paris : Flammarion, 1986, p. 160-161). La force rénovatrice, positive et même créatrice d'une telle critique — et Benjamin partage sans conteste ce concept de critique avec les premiers romantiques — réside dans la destruction de l'institution du critique, de même que dans la destruction de toute « productivité illusoire ». Cf. « Annonce », p. 266.

²⁴ *Ibid.*, p. 267.

chaque matin, grande est ta fidélité. »²⁵ La divine fidélité, cet ange toujours nouveau, périt également à chaque instant : cela constitue son renouveau. La « véritable » actualité, comme celle de l'*Athenäum* négligeant le public, correspond à un tel renouveau ironique. Cette forme singulière de renouveau s'impose toutefois avec plus de force à l'*Angelus* que dans le cas de la publication des romantiques. Le projet de créer une nouvelle revue s'avéra un échec complet, en partie à cause de l'inflation catastrophique de 1922-23. En octobre 1922, Benjamin écrit à son ami Florens Christian Rang: « Pour ma part, je le perçois ainsi : cette revue jamais écrite ne pourrait pas être plus réelle ni m'être plus chère, même si elle s'était concrétisée. »²⁶ En cela, l'ironie suprême réside en ce que le programme insondable, que Benjamin a refusé de rendre explicite dans son plan de publication, est contenu dans le titre de la revue.

L'actualité « historique » marquant l'*Athenäum* et destinée à l'*Angelus Novus* pourrait se résumer ainsi : l'*Angelus Novus*, en tant que messenger de la critique à la fois positive et destructrice, énoncerait son verdict ou chanterait ses prières, seulement pour s'évanouir dans le néant, confiant par conséquent son effet à quelque chose d'autre, c'est-à-dire le néant comme instance objective, au lieu de transmettre un message quelconque au public. Le sort de l'*Angelus Novus* défie l'ordre logique : création, existence, disparition ; il n'y a pas de réel sens de progression ou d'évolution. Comme l'ange nouveau, toujours sur le point d'être créé et de chanter, la revue demeure à une frontière, un seuil — est-ce à dire qu'il s'agit du même seuil dont la critique est le « garde »²⁷ ? Dans tous les cas, c'est un seuil qui va d'un néant à l'autre où le « pas être encore » et le « n'être plus » confinent : la revue jamais parue, sans avoir surgi du néant, a pourtant disparu

dans le néant. Le nom et l'annonce en sont les seules survivances. La revue, qui est aussi un ange, remplit la tâche qui lui est assignée, et ce, en tant qu'ange qui reste en permanence nouveau, étant à la fois tous les anges et aucun d'entre eux : ce n'est pas un mais « le » *Angelus Novus*. L'échec du projet met l'accent sur cette actualité « véritable » et éphémère, une actualité entendue de façon très éloignée de l'actualité des journaux ordinaires. En même temps, le texte que Benjamin avait intitulé « Annonce de la revue *Angelus Novus* », accomplit sa mission : il est l'*Angelus* — le messenger — de la revue *Angelus Novus*. L'annonce, dans ce sens, annonce une annonce, et au moment même où elle est prononcée, « Que le nom de cette revue exprime l'aspiration à une telle actualité », voilà qu'elle prend fin.

Si l'on étudie donc le texte de Benjamin en sa relation essentielle avec l'ange et avec ce que l'ange annonce, la question de l'objectivisation de la critique peut se formuler selon une perspective différente. Pour notre analyse de la relation du critique à la critique, de la personne à son activité, il est essentiel que l'on ne puisse pas décider si l'*Angelus Novus* — le projet de la revue ainsi que l'ange lui-même — n'est rien de plus que sa propre annonce. L'« annonce-ange » est complètement absorbée par l'évocation de son nom, dans le sens où elle disparaît avec sa propre énonciation, ou, plus précisément : sa disparition libère l'annonce qui consiste en sa disparition. Cependant, en substituant le chant au chanteur, l'annonce et l'annonceur ne font toujours pas qu'un. C'est leur séparation qui se communique elle-même. La théorie linguistique de Benjamin, qui se manifestait pour la première fois de façon systématique dans un essai de 1916, « Sur le langage en général et sur le langage humain », ne trouvera pas seulement un écho dans

²⁵ Talmud Chagiga 14a/Lamentations 3, 23. Traduction d'après la traduction de Gershom Scholem. *Tagebücher: nebst Aufsätzen und Entwürfen bis 1923*, tome I.2, 1917-1923. Francfort-sur-le-Main: Jüdischer Verlag, 2000, p. 120.

²⁶ Walter Benjamin. *Gesammelte Briefe*, vol. II. Francfort-sur-le-Main: Suhrkamp, 1995, p. 279-280 (ma traduction).

²⁷ Cf. « Annonce », p. 267: « la critique veille au seuil », en allemand « die Kritik der Hüter der Schwelle ». Walter Benjamin. *Gesammelte Schriften*, vol. II.1, p. 242.

l'annonce de la revue, elle s'y met en œuvre: « Il n'existe donc aucun locuteur de langages si l'on désigne ainsi celui qui se communique par ces langages » ; « tout langage se communique lui-même »²⁸. Cela ne pourrait être plus évident que dans la figure de l'ange, ce dernier étant le messenger et l'annonceur par excellence. Même cette image concrète ne donne pas lieu à une simplification conceptuelle (*Anschaulichkeit*): on n'y trouve ni un émissaire portant un rouleau de parchemin ni un médium pouvant se charger d'information. Au contraire, l'accent mis sur l'image de l'ange, image qui doit être fracturée en des événements singuliers – séquences d'une histoire ou de l'Histoire – s'applique également à la relation du critique et de la critique. Dans cette relation, « celui qui fait » prend la forme de « ce qui est fait », et réciproquement. La critique n'est pas une variable vouée à être remplie au gré du critique : la critique exige que le critique se retire et disparaisse, et la critique peut seulement prendre la place du critique si celui-ci, tout comme l'Angelus, disparaît ou périt.

En effet, l'allure, l'attitude et la marche jouent un rôle important dans le corpus d'images de l'« Annonce ». Même si le critique n'est jamais explicitement mentionné, on trouve la parabole de l'homme « qui, le soir, son travail étant accompli et avant de reprendre son ouvrage le matin suivant, franchit le seuil de sa maison. »²⁹ Cet homme est présenté comme le directeur (*Herausgeber*, littéralement « celui qui donne de l'intérieur », c'est-à-dire l'éditeur) de l'*Angelus Novus*. Le texte mentionne un seuil pour la seconde fois – la première fois, c'était dans l'expression « la critique veille au seuil ». Certes, il faut s'interroger sur la relation entre les deux citations mettant en avant des seuils; de même il s'avère tout aussi important d'examiner les raisons pour lesquelles

la critique est personnifiée et le gardien objectivisé. Le changement de genre grammatical et la tension entre la personnification et l'objectivisation sont tous deux des indications sur la relation qu'entretiennent le critique et le directeur de la revue. L'ambiguïté qui concerne l'espace crée par l'image offre des indications supplémentaires sur ce que la tâche décisive du critique implique. Le paysage dans lequel l'homme évolue est grossièrement croqué: il y a « les limites de son point de vue », le seuil en face duquel il se tient, et l'horizon intellectuel de son temps qu'il embrasse « plutôt que de l'examiner ».³⁰ Il est remarquable que malgré cette nature « accueillante » du métier du directeur, le lecteur de l'annonce ne rencontre pas le directeur de l'*Angelus* lorsqu'il effectue son travail essentiel, dont il dit que c'est la philosophie. Le lecteur a seulement l'occasion de le voir avant et après son travail, au moment où « il franchit le seuil de sa maison ». Le mouvement se fige au niveau du seuil et se transforme en image. Du fait que le directeur se trouve toujours prêt à franchir le seuil de sa maison, quel que soit le sens de son mouvement, le seuil devient son domicile, l'endroit où il habite, puisque aucune référence à aucun bâtiment, en avant ou en arrière du seuil, n'est faite, à l'exception d'une remarque sur l'horizon « familier » ou plutôt « habituel » (*gewohnt*, en allemand)³¹. Cela révèle bien les nombreuses ambiguïtés concernant la temporalité et l'espace de l'image parabolique. Dans ce paysage constitué de seuils et de limites, il est difficile de déterminer où le directeur de l'*Angelus Novus* se trouve lui-même en relation avec son travail philosophique. D'autant que, plutôt que de diffuser ou de publier, comme il convient à un directeur de revue, il prend et garde pour lui, « afin de saisir le nouveau qui lui fait signe dans ce paysage. »³² Le directeur se dépeint lui-même, sinon comme quelqu'un de passif, du moins comme une personne qui perçoit

²⁸ Walter Benjamin. « Sur le langage en général et sur le langage humain ». In: *Œuvres* I, p. 144; 145.

²⁹ « Annonce », p. 272.

³⁰ *Ibid.*

³¹ *Ibid.*

³² *Ibid.*

et conserve. L'image ainsi déployée n'entre pas en contradiction avec la destruction qui provient de la critique ; parce que finalement, qu'est-ce que l'homme doit garder devant ce seuil ? Il surveille et garde tout ce qui, sur l'horizon, se sépare du reste, en raison de son caractère véritablement nouveau, c'est-à-dire éphémère. Il faut tenir compte du fait que la formulation « franchir le seuil de sa maison » peut s'interpréter de façon différente. Celui qui passe le seuil, franchit par la même occasion l'horizon – et peu importe si cet horizon est considéré comme un seuil, ou si l'horizon et le seuil sont deux entités bien distinctes.

Aucun élément, dans cette analogie ou parabole, n'est semblable ou identique à lui-même, mais tout a le potentiel de devenir analogue. Chaque élément de l'image se dissout en une structure de similarités où il devient difficile de déterminer ce qu'est cette analogie exactement et où se trouvent ses limites. La destruction d'une conceptualisation simple passant par l'image fait donc partie de la critique du mythe – « dans l'absence de toute apparence »³³. Le langage figuré se révèle être une devinette et la parabole du directeur de la revue se transforme ainsi en allégorie, si l'on prend cette dernière au pied de la lettre, comme « ce qui se dit différemment ». Par conséquent, reste entière la question de savoir si oui ou non les deux seuils, le seuil gardé par la critique (« la critique veille au seuil »), et le seuil que le directeur franchit, doivent se trouver dans la même image. Sont-ce deux images simplement similaires ou bien une seule et même image ? Les explications de Benjamin pour aider à la compréhension de cette parabole ne facilitent pas vraiment, et au contraire même compliquent, l'effort de compréhension : « ... ce qu'il tente d'exprimer par cette image : le lecteur ne doit rencontrer, dans ces pages, rien d'absolument étranger qui soit suggestion

gratuite, et le directeur aura quelque affinité avec tout ce qui s'y trouvera. »³⁴

Cependant, comme l'ajoute Benjamin, le lecteur sait qu'il n'a rien à connaître de plus : « le mode et le degré de cette affinité ne seront pas mesurés par le public ». Même si la perspective du lecteur est restreinte, sa vision englobe cette restriction : le lecteur sait alors qu'il ne sait rien de cette affinité. Il en est de même pour la vision du directeur, qui a « conscience des limites de son point de vue et [...] les assume ». Dans ce sens, le lecteur s'assimile au directeur, de même que le directeur s'assimile au critique et à celui dont le « travail est philosophique ».³⁵ Ce dernier aussi doit voir restreindre sa faculté d'englober le tout. En ce qui concerne son attitude philosophique, l'*Angelus Novus* est dédié au principe d'universalité. La façon dont Benjamin l'introduit révèle manifestement le tournant de la parabole, son seuil : « Cette universalité philosophique est la forme dont le déploiement permettra à la revue, de la façon la plus exacte, de faire la démonstration de son sens de l'actualité véritable. »³⁶ Autrement dit, la forme philosophique, dans son déploiement toujours à venir, fournit l'arrière-plan qui rend lisible ce qui décide du moment, cette limite critique, qui est la marque de l'actualité.

Tout comme l'ange de l'actualité, et dès lors la revue, se maintiennent sur le seuil du temps, le directeur-critique-philosophe doit demeurer à la limite critique, qui est également celle du néant. Cela s'applique au directeur non seulement dans le sens où il observe ce qui est décisif et essentiel sur l'horizon de la revue, mais aussi dans la mesure où il n'« est » presque rien. L'homme qui franchit le seuil se tient par la même occasion face à la loi de l'objectivisation. En tant que critique, il doit devenir une critique : en tant que tel, il est le gardien du seuil ou de la limite qui

³³ Cf. le texte allemand de l'« Annonce » : « in der Abwesenheit jeden Scheins ». Walter Benjamin. « Ankündigung der Zeitschrift *Angelus Novus* ». In: *Gesammelte Schriften*, vol. II.1, p. 246.

³⁴ « Annonce », p. 272.

³⁵ *Ibid.*

³⁶ *Ibid.*, p. 270.

sépare la littérature, la philosophie et la traduction, mais qui en même temps indique la ligne où ces domaines deviennent infiniment proches les uns des autres. En résumé, le gardien de la limite assume toutes les fonctions objectives et personnelles de la revue : il en est le directeur, critique, poète, philosophe et traducteur, le gardien protecteur et le destructeur.

Le directeur perspicace, sous les traits de l'*Angelus Novus*, apporte un nouveau genre de critique. La critique est nouvelle dans la mesure où elle reste toujours nouvelle. Cela n'est pas seulement dû au fait que la revue de Benjamin ne soit jamais passée à l'impression. Peu importe la part de malchance qui présida à cet échec, il s'agissait du seul résultat qui pouvait convenir au regard des exigences de l'annonce. Premièrement, le projet montre une indifférence éclatante à l'égard de quelque public que ce soit, une attitude d'opposition à la publication. Qui plus est, l'annonce ne regarde en direction d'aucun avenir, si par cela on entend l'accomplissement d'une structure programmatique (après tout, Benjamin nie clairement la nature programmatique de l'« Annonce »). Parce que c'est l'« actualité véritable » qui est en jeu, elle donne à entendre la différence infime entre « l'avenir pour être » et l'avenir de ce qui n'a jamais été (nous avons donc affaire à une préfiguration de la deuxième thèse sur la Philosophie de l'histoire). Dans sa fidélité à l'actualité, la critique est toujours à venir, et dans cette optique, elle s'apparente à l'ange. La critique demeure une tâche, elle reste à faire. Plutôt qu'un accomplissement, elle exige un engagement, dans la mesure où la revue est réservée à ceux « qui, non seulement dans leur quête de l'âme, mais aussi dans leur réflexion sur les choses, voient que leur objet ne se renouvellera que dans la confession. »³⁷ C'est dans ce contexte que Benjamin mentionne la nécessité de vigilance philosophique à l'égard des « structures religieuses en gestation ». Cependant, il

ajoute : « Certes, de telles structures ne se dessinent guère encore à l'horizon. »³⁸ Un espace est réservé aux structures religieuses sans que cet espace soit prédestiné. Ceci peut être considéré comme un autre cas de temporaire et de passager, un seuil sur lequel le philosophe-critique doit rester, au lieu de le franchir. Les formules de Benjamin concernant la perception du critique révèlent deux choses : premièrement, que la dimension philosophique et par conséquent religieuse de la revue se définit par la critique, qui n'est pas une discipline parmi tant d'autres, et deuxièmement, que la critique doit exister pour et en vertu des choses elles-mêmes. Le philosophique fusionne avec le religieux dans le souci réfléchi et objectif de renouveler les choses. Celles-ci se produiront seulement par le biais de *Bekanntnis*, ce qui veut dire « confession » et « engagement » à la fois. *Bekanntnis*, dans l'acception benjaminienne du mot, signifie l'affirmation inconditionnelle de ce qui est. Cependant, dans le contexte de renouveau, le *Bekanntnis* doit être compris comme l'engagement à l'éphémère. Ce qui génère une ambivalence: sont-ce les choses ou bien les penseurs attentifs qui s'engagent ? Cette ambivalence est le résultat de l'objectivisation de celui qui *bekannt*, qui s'engage, étant donné que toutes ses qualités « personnelles » sont neutralisées au service de ce qui est nouveau. En conséquence, la destruction devient un concept à travers lequel le critique, en tant que directeur, philosophe et en tant que chose, s'approche du *Bekennenden* c'est-à-dire de l'observateur engagé. Tous se rassemblent en un juste milieu qui sauvegarde les extrêmes en lui: la revue n'est ni « le lieu où s'expriment les plus grands », ni celui des « plus petits ». ³⁹ Les pseudonymes sous lesquels Benjamin avait l'intention de signer ses articles dans la revue donnent une indication supplémentaire quant à la dévotion de ce dernier pour le renouveau que l'*Angelus* devait être et provoquer. Ces pseudonymes

³⁷ *Ibid.*, p. 271.

³⁸ *Ibid.*, p. 270.

³⁹ *Ibid.*, p. 271.

étaient « J. B. Niemann » et « Jan Beim »⁴⁰, et l'on n'y retrouve pas seulement de transparents anagrammes du nom de Benjamin, et le mot allemand pour « personne [*Niemand*]», mais aussi le mot « nom [*Name*]» lui-même: comme dans « Beinamen », « surnom ». Benjamin n'est pas seulement son nom mais il est celui dont le nom est Benjamin, et il est également l'homme qui n'est « Personne », « Niemand ».

Ce qui garantit l'universalisme critique de la revue, c'est la façon avec laquelle elle approche tous ses « objets »: elle les apporte, voire les suit devant le seuil – au seuil de l'engagement envers ce qui devient

et disparaît. *Angelus Novus* n'est presque rien, seulement une annonce de ce qui vient, en fixant les critères de la critique qui devait être la caractéristique de la revue. La « critique », dans *Angelus Novus*, ne signifie pas seulement juger de la qualité des textes, mais devenir l'endroit où toutes les choses se décident. Cette actualité « véritable » s'avérera, quelques années plus tard, dans l'essai sur le surréalisme, une activité révolutionnaire: « partout où une façon d'agir engendre et constitue elle-même l'image, l'engloutit et la dévore [...], là s'ouvre cet espace que nous cherchons, ce monde d'une actualité universelle et intégrale où il n'est pas de 'salle réservée' »⁴¹.

⁴⁰ Cf. Walter Benjamin. *Gesammelte Schriften*, vol. II.3. Francfort-sur-le-Main: Suhrkamp, p. 988.

⁴¹ Walter Benjamin. « Le Surréalisme ». In : *Œuvres III*, p. 133.